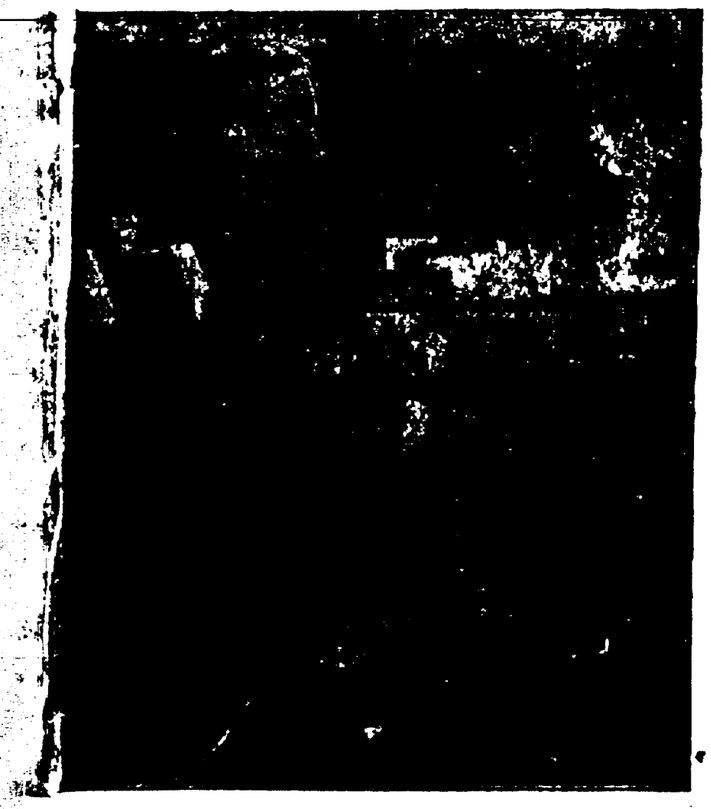

THOMAS A. EDISON, QUI REDOUTE LA PUISSANCE INCONNUE DES RAYONS X.

La vue de l'inventeur Edison vient d'être affectée par la lumière violette des Rayons X, et l'homme célèbre croit qu'à la longue l'usage des Rayons est nuisible à la santé. Il paraît qu'un des assistants d'Edison dans toutes ses expériences, a dû, après cinq ou six années de travaux de laboratoire, se faire amputer un bras, et un autre assistant est sur le point, lui aussi, de perdre un bras. Edison croit que les Rayons X sont inoffensifs quand les médecins s'en servent pour des travaux ordinaires de courte durée, mais quand on s'en sert longtemps, ils détruisent les corpuscules blancs du sang et deviennent dangereux.

TEMPERATURE

du 1er septembre 1903.

Communiquée par E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
6 h. du matin....	82	28
Midi.....	84	29
3 P. M.....	84	29
6 P. M.....	84	29

Encore l'imbroglio de Panama.

Après avoir occupé longtemps le premier plan sur le programme politique de l'Union, la question du canal de Panama semblait avoir été reléguée au second rang depuis plusieurs semaines. La voici qui reprend la place qui lui appartient de droit et qu'elle n'eut jamais dû abandonner. Assez, comme cela, de pourparlers et de compromis qui n'ont abouti à aucun règlement et n'ont servi qu'à grossir les difficultés de la situation. De discussion en discussion, le Congrès de Colombie en est arrivé à s'acculer dans une impasse d'où il ne peut sortir que par une issue révolutionnaire, la Constitution lui interdisant toute aliénation de territoire. Or, le traité Herran Hay, repose entièrement sur l'aliénation du territoire que traverse le canal.

Il n'est donc plus guère permis de songer à la construction du Canal de Panama, et le gouvernement de Washington se voit dans l'obligation d'en revenir au projet du Canal du Nicaragua qui ne soulève pas la même objection.

Quant à la possibilité d'obtenir désormais de la Colombie quelque concession nouvelle, en gagnant du temps, il n'y faut pas songer davantage, les délais accordés par la loi Spooner pour la ratification du traité étant expirés et le gouvernement de Washington étant bien déterminé à s'en tenir à la lettre de la convention adoptée et votée par le congrès des Etats-Unis.

Le 4me Congrès —DES— ACTUAIRES.

Discours du Secrétaire Cortelyou.

On sait quel haut rang occupent dans notre société moderne les compagnies d'assurances sur la vie, comme sur tous les accidents qui peuvent assiéger à chaque instant notre pauvre humanité.

Comme toutes les nobles institutions qui ont pour but de soulager nos maux, de relever nos fortunes tombées, de nous assurer le bien-être dans le cours de notre existence, les membres de ces sociétés se sont réunis en grandes compagnies: ils ont formé des congrès, des conventions régionales, nationales, internationales même, où les hommes d'élite de toutes les classes, de tous les pays, discutent de graves problèmes de la solution desquels dépend l'avenir de milliers et de milliers de familles qui seraient, sans ce secours, exposées à une vieillesse besogneuse et à s'éteindre dans la misère.

C'est un Congrès de ce genre qui vient de s'ouvrir à New York, en présence d'une assemblée composée de tout ce que les sociétés humaines des deux mondes comptent de plus noble et de plus respectable.

Ce qui donne une haute idée de l'estime, de la vénération qu'inspire le congrès des "actuaires", c'est que le président des Etats-Unis, qui se faisait un honneur et un devoir d'assister à cette fête de la bienfaisance, mais qui s'en trouvait empêché par des circonstances indépendantes de sa volonté, a dû se faire remplacer par celui de ses ministres qu'il estime le plus, par M. Cortelyou, secrétaire du commerce et du travail.

C'est ce qui nous a valu un superbe discours dans lequel M. Cortelyou a fait un historique complet et fort éloquent de l'"Actuarial Society d'Amérique" et des autres sociétés du même genre qui, répandues sur la surface du globe, y font la gloire de l'humanité.

M. Cortelyou a été fort heureusement inspiré dans tout le cours de son éloquente allocution et il a soulevé les applaudissements de cette nombreuse assemblée où se trouvent mêlés une grande quantité d'étrangers de distinction, l'honneur de leurs différentes nationalités.

L'Esprit de Progrès Américain.

A Propos du 1er Septembre.

Il faut rendre aux Américains la justice qu'ils méritent. S'ils sont actifs, ambitieux même, ils ne sont pas égoïstes. En travaillant pour eux-mêmes, ils n'oublient jamais le reste de l'humanité, et ils le font volontiers, sans hésiter un instant, profiter du fruit de leurs travaux. S'ils spéculent, ils n'en font pas mystère. Ils jouent carte sur table. Ils ne tentent rien, qu'ils ne cherchent à s'en rendre exactement compte, et loin de songer à accaparer égoïstement et sournoisement les bénéfices de leur trafics, ils les produisent au grand jour; ils invitent les autres à employer les procédés qui leur ont réussi, à les imiter à les suivre sur le chemin de la fortune.

Nous ne connaissons pas un seul acte politique ou économique qu'ils aient jamais voulu cacher. Ils se font, au contraire, une gloire de tout dévoiler, de tout mettre en pleine lumière, et ils semblent dire fièrement aux autres peuples: Voilà comment nous avons réussi, faites-en autant que nous.

De là, le déluge de renseignements de toutes sortes dont ils inondent le monde et qui ne laisse planer sur quoi que ce soit le moindre secret, la moindre obscurité.

De là, les innombrables statistiques qui encombrent, chaque matin, nos journaux, qui nous proviennent tantôt du centre, tantôt de tous les coins de l'Union et nous apprennent par le menu, jusque dans les plus infimes détails, l'histoire de tel ou tel parti, de telle ou telle région, de telle ou telle industrie, de telle ou telle compagnie, de telle ou telle union, de telle ou telle corporation, de tel ou tel groupe, de telle ou telle personnalité.

L'Américain a horreur du mystère; il veut tout apprendre, n'y eut il plus rien de nouveau au monde.

Plus le moindre secret n'est possible avec un pareil système et chacun est obligé de se tenir sur ses gardes pour éviter les racontars vrais ou faux, et les commentaires sensés ou saugrenus qui en sont les conséquences.

Un pareil système peut avoir de graves inconvénients, mais il a d'immenses avantages.

Rien ne s'ignore, rien ne s'opère, pas plus le mal que le bien, et il devient toujours facile d'éviter l'un et de profiter de l'autre. C'est ce qui explique comment les Américains en arrivent à se rendre constamment compte de l'état de leurs affaires et à marcher en avant d'un pas sûr, sans craindre de jamais faire fausse route. Aussi les voyons nous à la fin de chaque année mesurer exactement le chemin parcouru et indiquer nettement la route à suivre dans l'avenir. Il en était ainsi l'an dernier, il en est de même à l'heure présente, et nous pouvons le dire à notre gloire, si nos progrès ont été grands et rapides en l'an 1901-1902, ils ont été beaucoup plus considérables, beaucoup plus rapides encore durant les douze derniers mois qui viennent de s'écouler.

Mille grâces en soient rendues à Dieu et aux hommes, et surtout à ceux qui dirigent si heureusement, si noblement nos affaires administratives, industrielles et commerciales.

LE RAPPORT —DU— Secrétaire de la Bourse au Coton.

Le colonel Hester, secrétaire de la Bourse au Coton de la Nouvelle-Orléans, a livré hier son rapport annuel.

On sait quelle est l'importance de ce document et avec quel intérêt il est attendu. Il annonce que 7,724,104 balles de coton ont été reçus dans les divers ports des Etats-Unis, contre 7,679,290 l'année précédente. Il en est allé par terre aux fabriques du nord et au Canada 1 083,383, contre 1.103,953 l'autre année.

Les fabriques de cotonnades du sud ont pris directement dans la région cotonnière 1,920,073 balles, ce qui porte la récolte totale de l'année dernière à 10,727,559 balles, contre 10,660,680 balles l'année précédente.

Le colonel Hester a fait son enquête habituelle sur la consommation de coton dans le Sud, et les nombreux renseignements qu'il a reçus par la poste et le télégraphe lui ont permis d'établir que les fabriques du Sud, y compris les fabriques de lainages employant du coton, ont consommé au cours de l'année dernière 2 000.729 balles dont 60.657 envoyées de divers ports.

Ces chiffres démontrent que les fabriques du sud ont consommé 62,756 balles de plus qu'en 1901 02, et 379,793 de plus qu'en 1900 01.

Voilà certes une preuve indéniable des remarquables progrès de l'industrie des cotonnades dans le sud. Ainsi, en quelques années les fabriques du sud sont sont arrivées à consommer plus du cinquième de la récolte totale.

C'est là un fait qui ouvre une perspective immense et permet de grands espoirs.

Le rapport complet du colonel Hester contenant tous les détails sur la consommation du coton par Etat, dans les fabriques du nord et dans le monde entier sera publié aujourd'hui ou demain.

Un fait à remarquer dans le rapport du colonel Hester: la Chine et le Japon n'ont importé l'année dernière que 135.408 balles, contre 169.243 l'année précédente, soit 33,835 balles de moins.

Mort d'un général français.

Ange Laurent Giovanninelli, général français dont l'ABEILLE a annoncé la mort hier, était né à l'astorecciade Rostino (Corse), le 15 septembre 1837. Il était entré à l'Ecole de Saint Cyr le 6 novembre 1857 et en était sorti dans l'infanterie. Sous lieutenant dans la légion étrangère, le 1er octobre 1857; lieutenant, le 31 janvier 1863; capitaine le 3 avril 1867, il fit les campagnes d'Afrique, d'Italie et du Mexique.

Pendant la guerre franco-prussienne, il fit partie de l'armée de Metz, s'évada le jour même de la capitulation et vint prendre du service dans l'armée du Nord, commandée par le général Faidherbe. Promu chef de bataillon le 8 novembre 1870, lieutenant-colonel, le 3 août 1875 et colonel le 22 août 1880, il commanda le 128e régiment d'infanterie.

Il fit partie du corps expéditionnaire du Tonkin, et contribua au commencement de 1885 à la levée du siège de Tuyen Quan, qu'il soutint dix-huit jours après l'ouverture de la première brèche par les Chinois, et repoussa sept assauts: il fut alors promu général de brigade le 4 mars 1885. Rentrée en France, il devint adjoint au général commandant la place de Paris. Il avait été promu général de division en 1891.

Blessé plusieurs fois et mis à l'ordre du jour de l'armée à plusieurs reprises, le général Giovanninelli avait été décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1863, promu officier, le 3 janvier 1871, et commandeur le 28 décembre 1885.

La garde de nuit d'Abd-ul-Hamid.

D'après le correspondant à Moscou du "Morning Leader", le sultan Abd ul-Hamid aurait, depuis le meurtre d'Alexandre, roi de Serbie, réorganisé le service de garde dans ses appartements particuliers.

Le commandement de la garde de nuit qui protège le sommeil du Sultan est confié à huit généraux spécialement choisis pour leur loyalisme éprouvé. On fortifie, d'ailleurs, leurs bons sentiments par un salaire libéral. Deux de ces huit généraux sont de grade chaque nuit, à tour de rôle, et ils sont responsables de la fidélité des officiers et des hommes placés sous leurs ordres, ces derniers étant, eux aussi, convenablement rémunérés. Chacun des deux généraux reçoit, pour chaque nuit de garde, 50 livres turques; le colonel a 40 livres turques, le major 35, le capitaine 30 et chaque soldat 1. Ces sommes sont ponctuellement payées chaque matin au moment où la garde de nuit laisse la place au service ordinaire du palais. Chaque garde de nuit coûte donc la somme de 2000 livres turques, ou 4,500 francs.

Des personnes au courant de la vie intérieure d'Yildiz Kiosk estiment que le budget hebdomadaire y est de 46 000 livres turques.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT.

La critique a très justement décerné à Herrmann le titre de roi des magiciens, de premier des enchanteurs de notre époque.

Pendant près d'une heure, hier et avant-hier, il nous a fait assister à une série de prodiges véritablement inexplicables qui ont soulevé les applaudissements de l'assistance. Il a porté au plus haut degré de perfection l'art de la prestidigitation. Il produit les illusions les plus merveilleuses et nous fait assister aux métamorphoses les plus éblouissantes.

Non content de nous éblouir par toutes ces merveilles, il nous charme l'oreille par un concert délicieux où se font entendre des artistes de premier ordre; les membres de la famille Lasky qui nous arrive après une série de succès comme on en voit rarement au théâtre. Cette association de Herrmann et des Lasky est la plus heureuse que l'on puisse imaginer.

WEST END.

Le Parc Athlétique vient de faire sa clôture dimanche dernier. Il en sera de même pour le West End, qui en est à sa dernière semaine.

Tout d'abord Devaney et A..., tous les deux à la fois excellents acrobates, danseurs et comédiens. Après eux viennent Christy et Willis, le premier, surtout, très connu, très aimé sous le nom de tramp juggler.

Le vitagraphe, lui aussi, a voulu se distinguer durant cette dernière semaine. Il nous offre des vues extrêmement intéressantes sur les courses de yachts qui ont tant ému le public.

L'orchestre Veazey s'est mis en frais, de son côté. Tout son personnel est sur pied et ses meilleurs artistes se font entendre, les uns après les autres—Veazey, Fabian, Einhorn, Fischer, E. Chèvre, etc.—Une série de soirées tout à fait exceptionnelles.

Maladie nouvelle.

Presse Associée

New York, 1er septembre—Menacé d'une maladie qui a confondu les plus habiles médecins de Cuba, les fonctionnaires du bureau de santé de Cuba ont demandé aux autorités de l'Université de la Colombie et du Collège Médical Jefferson de Philadelphie de les aider à déterminer le caractère de cette maladie.

Les plus éminents pathologistes et bactériologistes de ces institutions essayent, conjointement avec les autorités médicales des hôpitaux de la marine et du bureau de santé public du gouvernement des Etats Unis, d'en découvrir la nature.

La description de la maladie fournie par les médecins cubains fait voir qu'elle présente les plus mauvais symptômes de la fièvre jaune, la fièvre noire et la fièvre éruptive.

C'est dans la mort que cette maladie présente sa plus horrible phase. Les pulsations des victimes atteignent 160, des battements de cœur considérés à peu près impossibles, par des médecins expérimentés.

La respiration est à 5 S. Ces désordres organiques joints à une température de 107 et 108, ne causent pas la mort immédiate mais la fièvre ardente consume bientôt la vie.

La maladie attaque toujours les personnes qui ont eu la fièvre malarïale intermittente.

Départ d'un évêque et de prêtres pour les Philippines.

Presse Associée

San Francisco, 1er septembre—L'évêque D. P. Dougherty, de Philadelphie, accompagné des prêtres séculiers J. Carroll, E. Cook et D. Gercke et des professeurs J. McCloskey et J. McGinley, sont arrivés à San Francisco. Ils partiront pour Manille jeudi prochain à bord du steamer Corea.

Ces ecclésiastiques appartiennent à une importante légation de prêtres catholiques américains allant aux Philippines pour rétablir les institutions et l'importance de l'église au nord est de Luçon qui a été quelque peu négligée depuis le début de l'insurrection et le départ nécessaire des prêtres espagnols de ce district.

L'évêque Dougherty sera à la tête des séculiers dans la région et aura son quartier général à Vignan, une ville située à environ 200 milles au nord de Manille.

Outre l'œuvre à laquelle il se destine l'évêque rétablira le chemin de fer à Vignan.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur, recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et deux pages. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUE. ROUEN,
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton —DE— L'Abeille de la N. O.

No. 60 Commencé le 24 juin 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

DEUXIEME PARTIE.

L'EMBUCHE

XIII

Suite

—Nous verrons, ricanait Cartiguy si la voix du sang, dont on parle tant dans les vieux drames, a vraiment quelque pouvoir....Ah! ce cri du cœur qui jette une fille inconnue dans les bras de sa mère, alors que celle-ci a oublié jusqu'à la forme de son visage, voilà un sentiment que je nie, par exemple!....Si mon ami Jacobs, le bookmaker, est tenté de parier sur ce résultat-là, je lui donne bien la reconnaissance de Clarisse et de Mlle Davenesle à cent contre un!

Lorsque la fille adoptive de Brunemont se trouva en face de Laverdac et qu'elle vit cette face horrible et flétrie, ces yeux sanguinolents et vagues, cette bouche tordue par son affreuse blessure, elle ne put réprimer une contraction nerveuse.

Comme l'image qu'elle avait devant les yeux était loin du portrait qu'elle se faisait du cher absent dans ses méditations et dans ses prières!

Qu'était-il devenu, le sourire doux et tendre qu'elle se rappelait vagnement dans les nuages du passé?

—Mon enfant! ma petite Denise! s'écria l'imposteur d'une voix que l'émotion paraissait faire vibrer, embrasse ton malheureux père!

Il ouvrit ses bras à la jeune fille!

Celle-ci avait déjà réagi contre le mouvement d'instinctive répulsion qui s'était emparé d'elle un instant.

Plus cet homme semblait avoir souffert, plus il lui fallait l'aimer.

C'était son devoir auquel elle ne faillirait point!

Aussi répondit elle par une ardente étreinte aux démonstrations de fausse et brûlante tendresse que lui prodiguait le misérable.

—Mon enfant! ma chère fillette! continuait Laverdac, ah! que ne puis-je te voir!....Cet excellent Jacques m'a dit que tu étais belle et charmante, comme ta pauvre maman!

—Maman!....répéta la jeune fille dans les yeux de laquelle deux larmes perlèrent.

—Jamais je n'ai plus regretté le malheur terrible qui me prive de la joie de contempler tes traits chéris.....Mais, dis-moi, avant tout, ma fille, tu n'as jamais douté de l'innocence de ton père, n'est-ce pas?

—Non, jamais! s'écria-t-elle en un élan de ferveur et de joie.

—Ah! ta conviction me fait du bien! Oui, je suis un martyr, et le père de Jacques t'a mise au courant de l'effroyable passé sous lequel j'ai dû courber la tête!

—Il me l'a révélé dans une lettre qui accompagnait son testament.

—Cher ami! Je le reconnais bien là. Il a pensé à tout..... Aussi, ce nom qu'il t'avait donné en souvenir de la fille qu'il avait perdue, il faut que tu, le gardes, mon enfant, pour ma sûreté.

—J'y consens, mon père.

—Tu continueras à l'appeler Cécile. Ce n'est que plus tard que tu reprendras ton vrai nom, comme je reprendrai le mien.

Elle l'interrompit:

—Ah! Vous n'avez donc pas perdu l'espoir de le faire réhabiliter?

—Au contraire, ma chérie, je compte plus que jamais arriver à la réparation de l'épouvantable erreur qui a brisé mon existence, et je me sens plus courageux maintenant que je t'ai retrouvée. Tu me porteras bonheur, mon enfant!

—Le ciel vous entende, mon père!

—En attendant, il est indispensable que nul ne soupçonne la vérité. La moindre indiscrétion compromettrait tout.

—N'en redoutez aucune de ma part.

—Jure-moi que tu ne révéleras à personne le secret qui nous lie, et dont ma vie dépend!

La jeune fille eut un mouvement de surprise.

Son père avait-il donc besoin d'un pareil serment pour être sûr d'elle?

Mais les souffrances continuelles au milieu desquelles il avait vécu, les terreurs qui l'avaient harcelé, les trahisons dont, peut-être, il avait été la victime, n'excusaient-elles pas cette défiance?

Elle répondit:

—Je vous le jure, mon père!

L'attendrissement de Laverdac redoubla.

—Ma chérie!....Si tu savais combien de fois j'ai désespéré de cette réunion qui emplit aujourd'hui mon cœur de joie!.....Je me disais: "Je ne la reverrai plus". C'était vrai, hélas! puisque je suis aveugle....Mais je te vois avec les yeux de l'âme!

—Vous avez été bien malheureux?

—Tellement que je considérais comme un crime de t'attrister par le récit de mes tortures.

—Les jours de bonheur reviendront.

—Je le souhaite ardemment ma bien aimée, pour toi davantage encore que pour moi, qui n'ai plus grand'chose à demander à la vie. La réhabilitation m'apportera, du moins, le bonheur de te rendre un nom sans tache!

—En retour, j'essaierai de vous consoler du passé, mon père. Ma tendresse effacera de votre mémoire vos années d'épreuves. Votre pensée se reportera à l'époque où j'étais toute petite.

—Ah! si cela se pouvait!.... Comme elle était douce, notre existence d'alors! Depuis que je me sens près de toi, je la revis. Ces années lointaines n'ont pas dû laisser de traces dans ton cerveau d'enfant, et tu te souviens pas de notre appartement de la place Clichy.

—Non, mon père. Je n'ai de ce temps là qu'un vague et indécis souvenir.

—Il me semble encore voir ton petit lit blanc. Je ne me lassais pas de te contempler dans ce nid ouaté où tu paraissais si bien à l'abri de l'adversité.....

Il baisait les mains de la jeune fille et poursuivit.

—Essaie de te rappeler..... Quand je revenais de mon bureau, tu guettais mon retour au balcon, à côté de ta mère, et, de loin, tu m'envoyais deux gros baisers en même temps qu'elle.

—Oui, oui, il me semble!.... Mais, je vous le répète, tout cela, dans ma mémoire, est obscurci de nuages.

—Te rappelles-tu, quand nous sommes allés à ce grand théâtre, au Châtelet?....On jouait la "Chatte blanche...." C'est le dernier plaisir que nous avons goûté ensemble....Ah! comme je m'amusais de ta joie enfantine! ....Tu avais auprès de toi une petite amie à peu près de ton âge, elle s'appelait Rolande.... Rolande Cartiguy. Est-ce que ce nom là n'éveille rien en toi?

—Rolande? répéta Denise.... Si, si fait.

—Vous avez demeuré ensemble chez sa grand'mère, Mme Chambly. Les ouvrières vous aimaient bien, toutes les deux. Elles vous gâtaient.... Ne te rappelles tu pas comment elles vous appelaient?

—Attendez, père! Attendez! les deux ...les deux fran..... Les deux frangines!

—C'est bien cela.

Si le moindre doute avait pu s'élever dans l'esprit de la jeune fille au sujet de l'identité de celui qui lui parlait, comment ces détails ne l'auraient ils pas dissipé?

Le misérable continua:

—Quand j'ai quitté la France, je t'ai emmenée avec moi. Nous avons fait un voyage bien pénible, car tu es tombée malade, et c'est pour cela que j'ai été forcé de partir sans toi, en te laissant chez ce brave Antoine Brunemont, le père de Jacques..... As-tu oublié aussi tout cela?

Elle répondit:

—Il me semble, à mesure que vous parlez, qu'un voile se déchire dans mon esprit.

—Peu à peu, tu verras que tu te rappelleras.

—Oui, oui, vous avez raison, car il est un souvenir qui me revient maintenant plus net, plus précis que les autres.

—Lequel, mon enfant?

—Celui de ma mère.

Laverdac hocha la tête et, prenant son expression la plus contrite:

—Hélas! Si j'ai eu la joie de te revoir, si tu as eu le bonheur de me retrouver, tu n'auras pas la suprême consolation de serrer dans tes bras celle que ta mémoire évoque.

Oui, M. Brunemont me l'a dit. Elle est morte alors que j'étais toute petit.

—Quand tu étais encore une enfant. Tu comprends pourquoi cette réunion d'aujourd'hui